

# Lettre ouverte aux professeurs des classes préparatoires scientifiques du lycée Chateaubriand.

—  
MESDAMES, MESSIEURS LES PROFESSEURS DES CLASSES PREPARATOIRES SCIENTIFIQUES DU LYCEE CHATEAUBRIAND,

Vous avez conscience de travailler pour une noble institution, et dans un noble but. L'Education nationale vous envoie chaque année les meilleurs éléments de ses classes de Terminales et vous continuez leur formation à un niveau d'exigence exemplaire. Vous refondez formellement les mathématiques, dans un geste superbe à l'esthétique de quoi aucun de vos élèves, à juste titre, ne reste insensible ; vous expliquez la physique dans son plus beau désintéressement, lequel conduit à l'émerveillement devant l'existence d'aussi incroyables lois – l'émerveillement de Galilée. Puis des collègues à vous viennent compléter cet enseignement, sérieux et vivant, d'un cours de littérature et de philosophie, dont le programme annuel est souvent passionnant, allant des Grecs aux œuvres les plus belles du XX<sup>e</sup> siècle. Nous sommes au temple, et le savoir règne.

Cependant il est une chose, Mesdames, Messieurs les professeurs, qui constitue l'angle mort de toute votre tâche – et donc d'une part importante de votre propre vie : c'est la *destination* de vos élèves et, partant, celle du savoir que vous avez à cœur de leur transmettre. Cette destination, vous préférez ne pas la voir : vous passez votre vie à détourner d'elle vos regards. Si vous la regardiez, tout l'édifice (le temple) s'effondrerait. Vous préférez donc garder vos regards rivés aux seuls concours, à la préparation desquels est vouée votre vie professionnelle ; et ignorer les « lieux » auxquels ils destinent. Vos élèves y entreront pourtant... Qu'y font-ils ? Qu'y deviennent-ils ? Nous vous proposons

de faire un peu de lumière – vous excuserez ce que cette lumière aura d’inhabituel, ou de cru ; vous affinerez les contours, nous ne lançons qu’une lumière violente. Jacques, s’il vous plaît, interrupteur A. Mesdames et Messieurs, levez un peu les yeux : pour un instant. On ne peut raisonnablement passer sa vie à travailler au franchissement d’un fleuve sans une fois au moins avoir le courage de regarder ce qui se passe sur l’autre rive.

### **INTERRUPTEUR A : L’ « Ecole » d’ingénieurs**

*La scène représente l’autre rive d’un fleuve ; on y voit le campus d’une « école » d’ingénieurs quelconque. Un amphithéâtre à moitié vide ; un énorme BDE, à ses côtés, donne le sentiment que l’amphithéâtre est petit. Nous sommes à la périphérie d’une ville de moyenne importance et le campus est clos.*

Regardons. Estimant mériter la « fête » après les deux ans d’efforts concédés sous vos commandements, ceux qui furent vos élèves s’y jettent à corps plein ; alcool et drogue petite-bourgeoise, fête auto-organisée et sponsorisée, close sur elle-même, voilà ce à quoi ils estiment que leur concours et leurs efforts passés donnent *droit*. Leurs « éducateurs », dans ces « Ecoles »<sup>1</sup>, sont magnanimes ; ils ferment les yeux avec bienveillance sur ces débauches insignifiantes, qui n’ont rien de transgressif, ne sont que le mode d’expression d’une adolescence attardée ou dérobée. Dès lors, les « éducateurs » n’ont rien contre l’abrutissement généralisé de leurs soldats – du moment qu’ils continuent à obtenir d’eux la docilité nécessaire. Mais regardez-les encore, vos élèves : ils se ferment sur eux-mêmes, le petit campus de leur grande Ecole est leur monde ; entrez voir le BDE, organe de toutes les initiatives abrutissantes, de la *fiesta* érigée en vie ! Regardez-les s’affairer pour monter des « soirées » en allant quémander le sponsoring d’entreprises privées (lesquelles sourient en les voyant venir – reconnaissance des siens). Regardez les amphithéâtres à moitié vides : ils viennent à peine en cours, se désintéressent des matières théoriques (celles-là mêmes que, vaillamment, vous leur aviez fait aimer) ; ils désapprennent vite. Mieux : ils apprennent à mépriser le savoir. Leurs « éducateurs » les aident : les examens sont faciles ; on veut seulement que le soldat apprenne la « débrouille », l’adaptabilité, la flexibilité, l’esprit de décision... Au front auquel on les destine, ce sera bien suffisant. Le savoir (l’émerveillement de Galilée) fait doucement sourire : en regardant en arrière, on n’y voit plus qu’une manie de professeurs de prépa, un brin exaltés, un brin ridicules... A l’ « Ecole » d’ingénieurs, lieu d’émergence des élites et pépinière de la France moderne, le savoir est *has been*. Enfin, pour achever le travail, voyez venir des spécialistes en management, marketing, communication : ils donneront à vos élèves une image du monde neuve et moderne : la pensée capitaliste les cueille. Ils en deviendront les petits promoteurs, pas

---

<sup>1</sup> C’est par respect pour votre métier que nous refusons à ces personnes l’appellation de « professeurs ». De même, il paraissait nécessaire de mettre le terme « Ecole » entre guillemets. Une « Ecole » d’ingénieurs n’est évidemment pas une Ecole.

nécessairement convaincus, mais par la force des choses : lentement, ils seront consciencieux, zélés...

Mesdames, Messieurs, les professeurs, reconnaissez-vous vos élèves ? Finies les hautes mathématiques, liquidée la physique pure : ce dont on avait le plus haut respect dans le temple de l'Education nationale devient l'objet de risée, de souvenirs amusés (« ce qu'on en a pu peiner sur toutes ces mathématiques, et pour *rien* ! ») ; l'utilité reprend ses droits, les Sciences de l'Ingénieur, méprisées dans le temple de la prépa comme sous-matière, deviennent la matière souveraine, tandis qu'une autre qui aurait fait hurler de rage au temple, prend une part importante, toujours plus importante : la finance et l'économie d'entreprise. Les valeurs s'inversent... Mais comme on prend soin de bien flatter les élèves (ils sont quand même l'élite de la nation, la force vive de la France en mouvement), comme on prend soin de les laisser s'abrutir dans des « fêtes » médiocres (où ils ne fêtent que leur propre abrutissement et la liquidation brutale de leur propre passé), comme on s'arrange pour éviter qu'ils côtoient une pensée critique à l'extérieur (on les gâte sur le campus, cinéma, gymnase, etc. ; on les tient à distance de l'université, où l'on pense), les élèves, auréolés, béats, vaguement drogués, acceptent ce renversement des valeurs sans vraiment sourciller. Plus tard, ils comprendront à quelle transformation on les a voués. Plus tard.

Vous vendez (et pour rien) vos élèves les meilleurs aux pires ennemis du savoir, de l'Ecole, et de vous-mêmes. On comprend votre obsession : surtout, ne jamais lever les yeux... Jacques, s'il vous plaît, interrupteur B.

### **INTERRUPTEUR B : La vie active et Paris bobo**

*La scène représente le Paris bobo des années 1990 et 2000.*

*Oberkampf, le soir. Ou la sortie d'un théâtre où l'on vient de jouer Les monologues du vagin. Ou la sortie du MK2 quai-de-Loire, où l'on vient de restituer une version restaurée des Tontons flingueurs.*

Les trois ans de cette belle vie passent bien vite, hélas, de fête en fête, de voyage en voyage, de stage en stage. Il est temps d'entrer dans le monde du travail. Ce n'est pas bien difficile : leur titre prestigieux leur ouvre vite de fort belles portes. Portes de quoi ?

Les plus belles « écoles » ont fait d'eux des généralistes et les plus intelligents parmi eux comprennent vite qu'ils n'ont aucune raison de (ni aucun intérêt à) rester cantonnés à de bas travaux de technique (là où leur *savoir* aurait encore un sens ; là où le mot d'ingénieur eut un sens, naguère) ; ils ont tout intérêt à rester généralistes, polyvalents, adaptables ; que l'avenir les cueille, ouverts ! Et voilà les meilleurs, parmi vos élèves, se jetant dans la finance, dans l'assurance... Les voilà dans la ressource humaine, en *free lance*, les voilà chez les pétroliers, les publicitaires.... Les voilà « ingénieurs conseil » ! Trois ans plus tôt, ils étaient vos élèves...

Leur français s'est considérablement amoindri au cours de leurs trois ans d' « école » : les « éducateurs » y parlent un français très pauvre, et les

cours de marketing et communication ne sont qu'une vaste entreprise de destruction de la langue (et donc de la pensée) ; dans une « école », personne ne lit : il y a trop à faire au BDE. Vos élèves ont certes appris l'anglais, mais c'est l'anglais de la « communication », c'est-à-dire un outil comme *basic* ou *javascript* est un outil : mille mots suffiront. Leur savoir stagne, et plus souvent régresse (sauf pour ce qui leur est devenu vital : les marchés financiers, les bons théâtres bobo vers Montorgueil, les week-ends à bas prix à Ibiza). Comment en serait-il autrement, enfermés qu'ils sont dans le cercle clos, naguère de leurs colloques de campus, aujourd'hui de leurs collègues tellement identiques à eux-mêmes ?

Ce sont eux qui habitent Paris et qui contribuent, depuis une vingtaine d'années, à donner à la capitale son nouveau charme bobo, c'est-à-dire : factice, mort. Appartenant de fait à une classe sociale plus élevée, ils n'ont évidemment pas les mêmes goûts (*vulgaires*) que le peuple : ils méprisent savamment TFI et la télévision en général ; abonnés à Téléràma, ils méprisent bien sûr l'UGC, et les grands complexes, qu'ils laissent aux classes populaires, et rejoignent les MK2 qu'on bâtit pour eux : là, on a la V.O., on consomme la culture mieux que chez les prolétaires – on achète Jean-Luc Godard en DVD. De même, cette population d'ingénieurs qui fait Paris a les moyens de mépriser la télévision ; elle fréquente les théâtres, après le brunch. Et les voyages en avion qu'elle entreprend le week-end, on peut les regarder comme l'aveu douloureux d'un vide (la semaine, absurde, de travail). Michel Houellebecq, ingénieur défroqué, est (aussi) l'écrivain de leur petite, mais lente, misère.

Trois ans plus tôt, ils étaient vos élèves. Ils se crurent des vainqueurs : ils ne sont que de petits soldats du capitalisme moderne – leur savoir asservi, leur temps rongé par le travail, leur pensée destituée – baignée dans l'idéologie molle de leur petite victoire. Il ne leur viendra même pas à l'idée de se défendre ; c'est qu'ils continuent à se croire des vainqueurs, malgré l'inanité de leur tâche et le vide de leur vie. On les paie bien, on les intéresse aux profits de l'entreprise, on leur donne des responsabilités : qui douterait qu'ils ont gagné, qu'ils sont du bon côté ? Mais leur travail est aussi aliéné que l'est celui de l'ouvrier. Un ouvrier aura le réflexe salutaire de se défendre, il aura l'orgueil de relever la tête, de laisser bas sa machine, et de relever l'insulte... L'ingénieur, exploité béat, ne sait même pas faire grève. Il trouverait excessif de se plaindre, lui qu'on a persuadé qu'il était un vainqueur, un privilégié... Or l'ingénieur est, de toute évidence, un vaincu, mais un vaincu docile : l'« Ecole » d'ingénieurs l'a brisé, en brisant en lui le *savoir*, qui le rattachait encore au monde, à la vie, et aux autres.

### **INTERRUPTEUR C :**

*La scène représente, à gauche, la rue d'Ulm, quartier latin ; à droite, un squat (sale) de défroqués.*

Certes, une petite partie échappera à cette chute : les quelques-uns qui iront à l'ENS. Ceux-là deviendront professeurs de prépa et la boucle sera

bouclée. Mais, là encore, au niveau supérieur, les meilleurs *éléments* du système scolaire français (vous) sont finalement mis au service de l'énorme machine d'asservissement (capitalisme) : non plus, directement, comme ingénieurs, mais, indirectement, comme formateurs de futurs ingénieurs. Pour qui entre en classe prépa et en suit le cours, il n'y a pas de dehors.

Alors il n'y a pas d'autre choix que de sortir par les côtés : la défroque. Certains en sortiront, contraints par ce qu'on appelle là-bas un *échec* : ceux qui partent à l'université n'y partent que parce qu'ils ne peuvent plus suivre le grand rythme et parce qu'aucune « Ecole » n'a voulu d'eux. Leur échec les sauvera : à l'université, ils éviteront la destruction de leur pensée et d'eux-mêmes. Ils auront certes plus de mal que leurs camarades à accéder au travail (valeur !) mais ils n'auront pas à déchoir, ni à laisser briser leur pensée, dans les hautes sphères de la finance, de l'assurance, de l'armement, de la pollution, de la communication, ou de la ressource humaine. D'autres défroqueront d'eux-mêmes. Car tous n'ont pas la faiblesse de ne regarder, comme vous les invitez prudemment (lâchement) à le faire, que l'horizon immédiat des concours.

### **INTERRUPTEUR D :**

*La scène représente un ingénieur assis sur les marches de Saint-Sulpice. Il pense. Près de la fontaine, un mendiant (mal peneillé) joue une chacone au violon.*

Mais laissons là les rares exceptions de défroque : revenons aux *vrais* ingénieurs. Il n'est pas rare d'en croiser qui, après deux ou trois ans dans le monde formidable du travail, commencent à se poser des questions... Ils pensent : et en pensant, ils ne peuvent pas ne pas s'apercevoir que leur travail, au-delà de la production de richesses qu'il permet, n'a pas de sens : ils dirigent des projets, pilotent des machins, gèrent du processus, mais s'ils regardent un peu plus loin, il leur est bien difficile de trouver un sens quelconque à tous leurs efforts. Que leur tâche consiste à augmenter la « consommation des ménages » par de nouvelles inventions gadgets et polluantes ou par la production publicitaire de nouveaux désirs « dans la tranche des 15-20 ans » ; qu'elle consiste à produire des statistiques destinées « à mieux gérer et contrôler » les populations, des cartes biométriques pour mieux en détecter les mouvements, ou des bases de données gigantesques pour mieux les ficher ; qu'elle consiste à augmenter les gains de telle entreprise bancaire par le « rachat de stock-options bien sentis », il leur faut bien reconnaître qu'entre faire cela et rien faire, il vaudrait mieux : rien faire. Ils pensent : certes notre travail a une valeur marchande (nous créons bien de la richesse, sinon on ne nous paierait pas si bien) mais aucune valeur d'usage (ou bien essentiellement négative : nous polluons, faisons du travail biopolitique de flicage de nos concitoyens, asservissons, etc.). Ils regardent le mendiant qui agite son archet et houbionne du menton : en voilà un dont le travail est sans doute un peu moins nuisible, à la nature, aux hommes, à lui-même. En voilà un, d'un peu plus digne – qui ne rampe pas devant les employeurs et les billets de banques. En voilà un qui a le

temps de voir comme Paris est beau, par en-dessous. *A cet instant le visage de l'ingénieur se défait. Il entre dans Saint-Sulpice pour cacher sa face à la lumière du couchant. A l'intérieur, Gabriel se bat avec un ange assez musclé tout de même.*

Alors ils souffrent. Il est difficile de défroquer quand on est monté si haut, quand on est un vainqueur... Certains osent, suivant l'exemple, le sachant ou non, de G. Sorel ou d'A. Fragman. D'autres, non. Ils se posent des questions, reviennent sur leur trajectoire, recherchant le moment exact où celle-ci, si bien lancée, a dévié ; comment leur vie, si bien lancée, a-t-elle pu conduire à un tel scandale : les marches de Saint-Sulpice, ce vide, cette illusion d'être vainqueur, et cette musique de mendiant qu'il est impossible de ne pas entendre ? Alors ils repensent à vous : auprès de vous, ils étaient authentiques, leurs désirs allaient encore au savoir et à l'émancipation (émancipation de soi, et donc des autres). Et puis, ils sont entrés à l'Ecole et on a fait d'eux des petites docilités... Ils repensent à vous ; avant qu'on les brise. Ils se demandent pourquoi vous ne leur avez rien dit... Dans l'obscurité de Saint-Sulpice, le soir, ils songent à votre silence.

Jusqu'ici, forcés par la lumière trop crue, nous avons parlé d'eux avec mépris – c'était le spectacle, les grandes lumières. *Ici la lumière s'adoucit, le soir éclaire doucement la façade de Saint-Sulpice ; à l'intérieur, un pauvre type gamberge ; on aurait presque pitié.* – en vérité, il n'y a de mépris possible que pour ceux qui les asservissent et les leurrent ; soit par idéologie, soit par leur silence.

\* \* \*

Nous, Institut de Démobilisation, proposons les clarifications qui s'imposent :

Nous proposons que le financement des classes préparatoires soit entièrement pris en charge par les Grandes entreprises, puisque ce sont elles qui, ensuite, exploitent cette « ressource humaine » si bien formée. Ce serait dans l'ordre des choses. Vous-mêmes, professeurs de classes préparatoires, enfin payés par Total, Dassault, BNP-Paris-Bas et Toshiba, prendriez enfin conscience de vos employeurs véridiques et de la tâche à laquelle vous consacrez votre vie professionnelle. Pour parfaire encore cet alignement, nous proposons également la suppression, immédiate et sans reste, des cours de littérature et de philosophie et leur remplacement par des cours de communication-mangement-GRH. On gagnerait du temps. Mais surtout : on cesserait de leurrer les élèves, futurs ingénieurs, en leur faisant croire (espérer ?) que leur avenir, leur vie, aura un quelconque rapport avec le savoir.

La littérature et la philosophie n'ont pas à servir de caution ou de maquillage aux manœuvres des grands capitalistes quand ceux-ci viennent dans les écoles de l'Education nationale faire leur marché et se partagent la meilleure « ressource humaine » à bas prix. Par conséquent, nous engageons les professeurs de littérature et de philosophie des classes préparatoires à cesser

immédiatement leur enseignement et à proférer à la place, pendant les deux heures requises, les plus grandes vérités du monde moderne : bienfaits du libre-échange, flexibilité=modernité, etc. Bien sûr cela vous écorchera un peu la gorge – surtout au début. Mais cela vous évitera de vous draper dans la posture de celui qui émancipe par la philosophie et la littérature quand vous ne travaillez, au *final*, qu'à l'abrutissement. C'est comme prêcher le pacifisme et les droits de l'homme dans un centre de rétention administrative ; c'est un peu abject, mais reconnaissons que ça donne bonne conscience : on se sent tout de suite plus léger, plus pur.

Enfin, l'Institut de Démobilisation appelle les enseignants du secondaire à ne plus envoyer d'élèves en classes préparatoires sans leur avoir mis en lumière (projecteurs A, B, C, D, Jacques...) ce qui les attend derrière l'écran de fumée que constituent (vus depuis la prépa) les concours d'entrée. Bien sûr, on criera au scandale : « il faut respecter le jeune, le laisser décider librement. Sa liberté est un bien sacré, etc. ! » Sans doute : mais, on ne décide librement que lorsque l'on *sait* à quoi l'on s'engage.

Dans une société où l'idéologie se déverse par tous les pores des médias, se taire, ce n'est pas être objectif ; se taire, c'est laisser parler le discours dominant du capitalisme – et c'est, Mesdames, Messieurs, les professeurs, laisser tuer l'Ecole, laisser tirer sur elle à bout-portant. Après combien de balles en plein cœur, considèrerez-vous que vous avez le droit de crier ? Jusqu'à quand vous laisserez-vous piétiner ? Jusqu'à quand laisserez-vous le savoir insulté ? Jusqu'à quand continuerez vous de travailler *en silence* pour vos pires ennemis ? Jusqu'à quand continuerez-vous à livrer vos élèves, en pleine santé mentale et physique, à ces « Ecoles » qui les brisent et les vouent au vide ?

\* \* \*

Vous aurez compris, Mesdames, Messieurs les professeurs (chers collègues), que nous ne remettons pas en cause la qualité de votre enseignement ; c'est tout le contraire. Vous préféreriez bien sûr considérer que cela n'est pas de votre ressort ; que c'est de la politique ; et ne vous regarde pas. En nous aidant, de toute votre plus belle énergie, à nous mener jusqu'au concours, vous pensiez sincèrement nous délivrer. Mais en nous en délivrant, vous nous livriez – ce que vous ne voulez pas voir – à ce qui *vous* était le plus étranger : le management, les banques, le marketing, le biopolitique, les armes, l'intéressement au capital, etc.

La seule extériorité que vous connaissiez : l'ENS, car vous y étiez passés vous-mêmes. Mais quelle extériorité ? Une extériorité qui ne vise qu'à votre auto-reproduction ; et qui n'a pour but ; au-delà, que la production du contingent annuel d'élèves-ingénieurs.

Sans doute, le capitalisme vous révulse-t-il ; plus probablement même vous indiffère-t-il. Et si vos yeux, de plus en plus aveuglés, n'osent plus se lever au-dessus de l'horizon des concours (horizon médiocre pour une vie d'homme !), c'est que vous n'osez regarder en face cette vérité si simple : toute

vous, *malgré vous*, vous n'aurez travaillé que pour lui. Vous aurez fourni aux Grandes Ecoles – qui vivent de votre travail, mais en le méprisant – et aux Grandes Entreprises derrière elles – qui vous méprisent plus encore ! –, un instrument de sélection. Vous vouez votre vie à la beauté des sciences, à l'espérance en l'émancipation et en la joie que le savoir peut donner – mais ce qui sort de vos mains va droit à l'immense Machine, qui broie le savoir pour en faire de l'argent d'actionnaires ; rend petits les hommes qu'elle emploie ou qu'elle brise ; et rend vulgaire tout ce qu'elle touche, hommes et choses.

Pour vous, l'Education nationale n'est qu'un habit ; drapé dans cet habit, vous croyez travailler à l'émancipation par le savoir. Il faut pouvoir se regarder nus. A l'interface des concours d'entrée dans les Grandes « Ecoles », se noue l'un des plus beaux renversements de valeurs que produit la société française actuelle, la plus belle magie : vu depuis la prépa, le concours est le sommet de l'élitisme républicain, de l'émancipation par le savoir, etc. ; vu depuis la vie réelle (qui est le capitalisme), ce n'est qu'un outil pratique de sélection des futures docilités du Marché de demain. Vous, professeurs, appuyés sur l'interface que sont ces concours, êtes les rouages essentiels de cette métamorphose ; voilà pourquoi nous nous adressons à vous.

Ayant l'honneur d'être de vos anciens élèves, ayant gardé le plus beau souvenir de l'émerveillement de Galilée, et de l'émerveillement que vous sîtes nous transmettre, nous vous prions de recevoir, Madame, Monsieur, l'expression de notre meilleur souvenir.

—  
Rennes, le 15 septembre 2008.

*Pour l'Institut de Démobilisation*

—  
L'Institut de Démobilisation assurera la diffusion de ce courrier auprès de vos collègues professeurs en classes préparatoires dans les autres lycées de la région. Des copies seront également distribuées à vos élèves.

—  
**Institut de Démobilisation**  
**<http://i2d.blog-libre.net>**  
**[i2d@no-log.org](mailto:i2d@no-log.org)**